

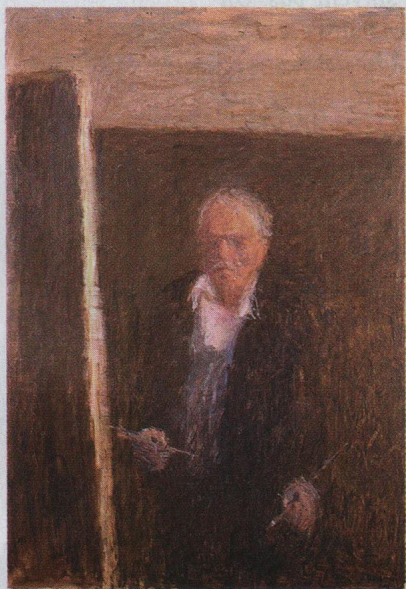
A la fin des années 1980, lors d'un dîner auquel participent des directeurs de galeries parisiennes réputées, le peintre Balthus écoute ces derniers exprimer leurs difficultés, en particulier dans la découverte de nouveaux artistes. Finalement, excédé, il lance à la cantonade : « Vous voulez de nouveaux artistes ? Mais vous ne connaissez même pas l'un des plus grands peintres français : Truphémus ! » Silence gêné. Autour de la table, aucun des convives n'a entendu parler de Jacques Truphémus, qui, à l'époque, entre pourtant dans sa soixante-septième année. Le souvenir de la soirée amène sur le visage de Claude Bernard, l'un des galeristes présents, un sourire amusé. « En plus, avec un nom pareil ! » Quinze jours plus tard, Claude Bernard descend à Lyon rencontrer le phénomène.

Cette scène pourrait n'être qu'anecdotique : le vieux peintre oublié que l'un de ses glorieux amis remet dans la lumière. Mais, sans sa conclusion, elle ne dit rien du caractère singulier de l'homme. Claude Bernard fait donc le voyage à Lyon, rencontre Truphémus, est conquis par sa peinture, lui offre d'exposer et se voit opposer un refus. Le peintre ne comprend pas la dérive du marché de l'art des années 1980, son côté clinquant, capricieux, versatile. Il préfère rester en dehors, dans la quiétude de son atelier lyonnais, auprès

de ses amis, parmi lesquels figurent quelques collectionneurs lui assurant un relatif confort financier. « C'est un homme très calme, très doux, dit de lui Claude Bernard, mais quand il a décidé quelque chose, il s'y tient. »

Pourtant, le marchand a fini par convaincre l'artiste – il lui aura quand même fallu l'aide de Jean Leymarie (1919-2006), historien d'art, ancien directeur du Musée national d'art moderne, puis de la Villa Médicis à Rome, ami de Truphémus et de Balthus. Depuis 1990, le peintre lyonnais expose donc dans la galerie de Claude Bernard – à ce moment du récit, il faut préciser qu'il est (et sera) écrit « peintre lyonnais » par facilité, car Jacques Truphémus, qui vit à Lyon, est né à Grenoble le 25 octobre 1922. Ce lieu de naissance pourrait lui aussi être anecdotique si n'avait existé Andry-Farcy – de son vrai nom Pierre-André Farcy (1882-1950). L'homme fut un remarquable conservateur du musée de Grenoble de 1919 à 1949, établissement qui était, au lendemain de la Première Guerre mondiale, l'un des trois musées d'art contemporain existant au monde, bien avant ceux de New York (1929) et de Paris (1947). Le jeune Truphémus a donc pu voir, outre les riches collections classiques dues à quelques mécènes éclairés (le général de Beylié), Modigliani, Bonnard, Léger, Soutine et les tableaux de la

"AUTO PORTRAIT",
2002, HUILE SUR
TOILE, 130 X 97 CM.



Trop longtemps dans l'ombre

Le peintre lyonnais Jacques Truphémus ne bénéficie pas de la notoriété qu'il mérite. A 90 ans, il poursuit en toute modestie son œuvre figurative aux couleurs à l'acidité délicate.



"FENÊTRE
EN CÉVENNES",
2003, HUILE SUR
TOILE, 116 X 81 CM.

riche collection de Marcel Sembat et de son épouse, la peintre Georgette Agutte (Matisse, Derain, Rouault, Signac, Vlaminck, Van Dongen...), léguée au musée après leur mort, en 1922. Et puis surtout, Farcy encouragea l'adolescent de 15 ans qui s'essayait à la peinture de paysages.

Mais revenons à Lyon, non pas en 1941, lorsque Truphémus s'inscrit à l'école des beaux-arts, mais soixante-dix ans plus tard, à la fin de l'année 2011. Il existe, dans l'atelier du peintre – situé sur la presqu'île, entre Saône et Rhône, au dernier étage d'un magnifique immeuble du XVII^e siècle –, une petite pièce dans laquelle il conserve quelques tableaux de différentes périodes de sa vie. Parmi eux, le premier, peint à Grenoble lorsqu'il avait 12 ans. Il représente une église sur une place, vue de l'intérieur d'une maison à travers une fenêtre, dont on voit les montants. Les couleurs sont crémeuses et la touche témoigne d'une belle habileté, déjà. Truphémus sourit. Est-ce le compliment (l'habileté) qui le touche, ou ce tableau, qui, soixante-dix ans après, possède toujours la même charge émotionnelle ?

Arrêtons-nous un instant sur l'homme : petit, voûté, le front dégarni et la moustache blanche, l'œil pétillant, l'accent trainant, plus lyonnais que grenoblois (quoique...), et le sourire toujours au coin des lèvres – surtout le coin gauche, un peu plus relevé que le droit. Tous ses amis le disent, un trait de son caractère paisible domine : la modestie, la vraie, celle qui lui fait accepter les honneurs avec un plaisir non dissimulé et le laisse toujours ouvert aux autres. Le déjeuner dans le sympathique bouchon de la place Bellecour (le Café Bellecour) en témoigne. Truphémus y mange tous les midis, à sa place réservée, et ne cesse de répondre avec bonne grâce aux sollicitations, parfois insolites, comme cette bonne sœur peintre lui proposant de lui montrer l'un de ses tableaux, là, tout de suite, dans le restaurant, projet qu'avec une infinie délicatesse l'artiste remet à plus tard.

« Vous avez remarqué, derrière vous ? » Derrière, sur le mur du bistrot, parmi une multitude d'œuvres, est accroché un petit tableau de Georges Bouche (1874-1941),

peintre dont plus personne ne se soucie – sauf le musée de Troyes, qui lui consacra une rétrospective en 1999. C'est un magnifique paysage en pâte ocre et vert – mais des verts mats, chargés de gris, profonds et sombres –, montrant une route bordée d'arbres traversant un village. « Lui, c'est un peintre », dit Truphémus, qui, dans son vocabulaire, utilise rarement les qualificatifs : on est peintre ou on ne l'est pas. Bouche, lui, est peintre, comme tous ceux que l'artiste lyonnais admire, des maîtres anciens jusqu'à Paul Rebeyrolle, Francis Bacon ou Eugène Leroy, ses contemporains. Quand on lui parle de Bonnard, à qui son œuvre est souvent associée, il sourit. « Vous savez, lorsqu'on a demandé à Bonnard quel était son peintre de prédilection, plutôt que de répondre Vuillard, à qui on s'attendait, il a dit : Edvard Munch. Le mien, ce pourrait être Picasso. » Ou Matisse, ou Monet, ou Rembrandt, dont *Le Cavalier polonais*, pour lequel il s'est déplacé jadis à New York, a bouleversé sa vie – « *Après l'avoir vu, je me suis dit : l'avion du retour peut tomber, je peux disparaître, ce n'est pas grave.* » L'avion n'est pas tombé.

Un mur de l'atelier précise les admirations. On y voit punaisées les reproductions de *l'Olympia* de Manet,

“Après avoir vu ‘Le Cavalier polonais’ de Rembrandt, je me suis dit : l'avion du retour peut tomber, ce n'est pas grave.”

d'une fresque de Pompéi, d'un portrait de femme de Picasso, de celui d'*Ambroise Vollard* par Cézanne, de la *Femme au bain* de Rembrandt, de *La Lettre* de Goya, d'un autoportrait de Bonnard, d'un détail d'*Eliézer et Rebecca* de Poussin, d'un Monet, de photographies de Giacometti et de Toulouse-Lautrec, mêlées à celles de ses amis disparus : Philippe Noiret, Jean Leymarie, Louis Calaferte ou, le plus proche peut-être, Jean-Jacques Lerrant, grand amateur et critique de théâtre. Truphémus désigne les différents portraits de femmes collés au mur. « Vous voyez, malgré les siècles, les styles, il n'y a aucune différence. » A



“QUATRE ÉTUDES PETIT-PORT-PHILIPPE”, 1970, HUILE SUR TOILE, 46 X 55 CM.

gauche de *l'Olympia* est accroché un portrait de femme, plus grand que les autres, peint autrefois sur papier (aujourd'hui déchiré), un portrait splendide, celui d'Aimée, l'épouse, morte en 2000.

Elle fut sa femme et son modèle. On la voit sur les tableaux lire ou sommeiller dans le jardin du Vigan, dans les Cévennes, où Truphémus a installé un autre atelier. Elle est une ombre colorée au sein de la nature. Le peintre la dessinait, puis la peignait plus tard dans l'atelier, à l'huile ou au pastel gras. Depuis son départ, seul demeure le paysage. « Je peins surtout au Vigan, l'été. Je travaille debout. Je me concentre durant quatre ou cinq heures et puis je m'écroule – l'âge, voyez-vous. » Truphémus s'excuserait presque de ne pouvoir faire plus. Avec le temps, les séances de travail se sont écourtées, mais le geste est devenu plus vif, le motif plus abstrait, la composition moins géométrique que dans les tableaux anciens, que ce soient les vues de Lyon ou celles, magnifiques, ramenées en 1970 d'un voyage au Japon. « C'est vrai, je suis plus libre aujourd'hui. L'âge a beaucoup de désagréments, mais il m'offre cette liberté-là. Quand on est jeune, on a la tête farcie de conventions, d'obligations, de choses qui brident. Il faut du temps pour être soi-même. »

Depuis une vingtaine d'années, Jacques Truphémus est lui-même ; il laisse des surfaces de toile vierges,

joue avec les dégoulinades, s'autorise des couleurs à l'acidité délicate. Une fraternité est née avec l'œuvre de l'Américaine Joan Mitchell (1925-1992). Tous deux sont de la même génération – celle de Lucian Freud, né lui aussi en 1922 –, héritière de l'art moderne et insensible aux influences du pop art. Voilà pourquoi leurs peintures apparaissent classiques, déjà. Elles ne concèdent rien à la mode. Dans l'atelier lyonnais, les toiles de Truphémus sont même soumises à l'épreuve du « *purgatoire* » : une troisième pièce dans laquelle les peintures récentes patientent. Certaines n'en sortiront jamais. « Il y a un doute », dit-il.

Le « doute » ne reflète pas une indécision ; c'est le jugement le plus radical que l'artiste lyonnais puisse porter sur les êtres et les choses ; Truphémus est un homme bon. De cette mansuétude, il prétend n'avoir aucun mérite. « Quand on est peintre, on est obligé d'être ouvert sur le monde et sur l'autre. » Puis il pose sur ce propos une ombre légère : « Or l'époque actuelle me semble au contraire favoriser les artistes narcissiques, et je trouve ça dommage. » « Dommage » est un autre mot tempéré de son vocabulaire. Il signifie « grave ». Adoptons-le : il est dommage, donc, comme le soulignait jadis Balthus, que le talent de Jacques Truphémus ne soit toujours pas reconnu à sa juste valeur ● OLIVIER CENA

A voir
Jacques Truphémus, les trois lumières, 1951-2011, du 3 mars au 23 juin, Le Plateau, Hôtel de région, Lyon 2^e. Tél. : 04-26-73-40-00.

A lire
Jacques Truphémus, de Denis Lafay, préface d'Yves Bonnefoy, RH éditions, 69 €.